
CEUX QUI NE SONT PAS D'ACCORD

WERNER MORON

Juste après la grande explosion, alors que l'univers courait comme un enfant dans tous les sens, à l'infini et infiniment, les premiers fragments de ce que vont devenir nos yeux, le paysage, le feu et la glace, l'eau et l'air ont commencé à se déposer les uns sur les autres dans des conjugaisons, dans des alliages, qui nous ont fait prier, créer, bâtir et rêver.

Des milliards d'années plus tard, ceux qui se sont eux-mêmes appelés les hommes ont donné un nom à tout et puis, surtout, un prix.

En une fraction de seconde, en un an ou en trente ans, l'homme était capable d'ouvrir la terre, d'aller chercher dans cet épiderme ultrasensible, dans cet équilibre super connecté, une et une seule chose, en écrasant tout le reste avec ses grosses godasses industrielles. Nous entrons dans la terre, dans notre propre peau, pour y extraire charbon, gaz de schiste, pétrole, uranium, minerais ou pierres précieuses quelles qu'en soient les conséquences.

En Allemagne par exemple, nous sommes entrés dans une façon plus euphémique de procéder. Quand on arrive devant la plaie béante, on comprend directement que personne ne cherche à cacher cette blessure. Au contraire, face à cette désolation, ce paysage à la Verdun, on a placé un dispositif touristique : bonne cafétéria, bancs, panneaux explicatifs... Le public est tourné vers les machines, vers le spectacle. Le viol, la brutalité, sont un spectacle. Il s'inscrit dans une politique bien plus large qui explique avec beaucoup de clarté que nous devons sortir du nucléaire pour 2022.

Pour ce faire, dans l'immédiat, le pays a relancé à plein régime ses centrales au charbon. Le pourcentage de dioxyde de carbone dans l'air et le taux de cancers vont monter. Les firmes qui exploitent le charbon scarifient la croûte terrestre. On parle de décaper la terre sur des dizaines de mètres de profondeur et sur des zones grandes comme plusieurs villages. On peut se retrouver face à la superficie d'une petite ville allemande, faite d'une terre tuméfiée et de fractures ouvertes. Donc d'un côté, la firme scarifie la croûte terrestre et de l'autre, elle refait des beaux tas de terre sur lesquels on rebâtit

des maisons au lieu même de leur expropriation et on replante la forêt là où on l'avait arrachée, en replantant des arbres plus écologiques, plus biomimétiques. Même si tout le monde sait que le master plan, la Rolls, la Rolex de la nature, c'est la forêt primaire, et que pour obtenir une forêt primaire, il faut au minimum 700 ans, on place une photocopie de la nature sur la nature. Donc évidemment, si l'on veut que ce beau décor vert, d'arbres replantés et de plantes décoratives, autour de la maison passive, retrouve cette interaction, cette incroyable banque de possibilités que constitue une forêt primaire, il nous faudra patienter 700 ans.

C'est donc dans ce nœud-là, dans ce nœud gordien, que se sont retrouvés des gens qui ne sont pas d'accord et un photographe. « Ceux qui ne sont pas d'accord », nous les appellerons comme ça pour l'instant, parce qu'ils ne font pas partie d'un parti, d'une église, d'un clan, d'une famille, ni même d'une croyance ou d'une idéologie. Ils font partie de ces hommes et de ces femmes qui ont vécu leurs existences dans les contradictions dans lesquelles nous vivons tous.

Ces contradictions s'imposent à nous quand nous voulons avoir une belle vie, harmonieuse, dans un monde d'hommes et de femmes qui pensent que la direction commune à tout un chacun, c'est la production, la protection, la puissance et l'argent. Ils ont, comme tout le monde depuis l'enfance, vécu en funambules entre les cimes où leurs aspirations les plus élevées ou les plus raisonnables les ont menés et le vide de ce qu'il fallait faire pour faire partie du système. Un jour, ils ont entendu parler de cette mine de charbon à ciel ouvert et ils ont vu le trou béant, les arbres broyés et ils ont ressenti la mort de milliards d'organismes vivants et la dispersion d'une des pages du livre qui s'est écrit depuis le Big Bang et ils se sont sentis lianes. Ils se sont rendus à la lisière de l'énorme trou pour venir au secours des arbres et de tout ce qui vit dans la forêt. La raison a eu beau leur dire que c'est une démarche dérisoire et que face à eux une réalité politique doit nous sortir du nucléaire... Cela n'a pas suffi.

On a eu beau leur dire que c'était pour sortir du nucléaire ; et on a eu beau leur dire que les autochtones sont assez contents d'être relogés dans de nouveaux ensembles urbains avec de beaux parcs, de beaux étangs pédagogiques pour que leurs enfants se sensibilisent à la nature ; on a eu beau leur dire que tout ça n'aurait qu'un temps, que dès que la science et les technologies offriraient des éner-

gies plus propres, plus durables, nous abandonnerions évidemment ce projet du charbon et ces pratiques ; on a eu beau leur dire que sans les machines, sans le charbon, plus rien ne fonctionnerait ; on a eu beau leur dire que sans cette politique de la rationalité, le monde s'écroulerait... Ils ont eu un sourire en coin.

On a eu beau leur dire que toutes ces machines inertes, sans énergie, entraîneraient notre fin et que nous serions obligés de reprendre des bêches, des pioches et des rââteaux pour faire face à tout ce qui allait nous manquer... Ils se sont sentis intéressés ; on a eu beau leur dire que les villes ne seraient plus éclairées de jour comme de nuit, qu'il n'y aurait plus de fraises en hiver, qu'on ne pourrait plus envoyer des textos dans les embouteillages, qu'on ne pourrait plus avoir deux à trois voitures par famille, qu'on ne pourrait plus avoir un ordinateur par pièce ; on a eu beau leur dire que s'ils empêchaient les machines de travailler, la croissance, la productivité allaient baisser et que le système pourrait imposer ; on a eu beau leur dire que sans nos prouesses technologiques, mécaniques, spectaculaires autour de nous, nous serions tous dehors... Ils étaient déjà dans leurs pensées.

On a eu beau leur dire que la télé n'émettrait plus, ils ont ri ; on a eu beau leur dire des choses importantes, mondiales, ils ont préféré ce qu'il y avait dans nos mises en garde plutôt que les perspectives de vitesse et d'économie de marché que nous avions à leur proposer. Ils ont préféré ce monde qui nous fait peur à notre monde actuel de performance infinie.

Ils se sont dit : « Mais quelle bonne idée, si nous faisons ceci, et si nous ne faisons plus cela, nous pourrions nous retrouver dehors, bonne idée. Nous allons vivre dehors, sans tout ce qui vous possède, nous allons faire l'expérience de ce monde qui vous fait si peur et nous vivrons là-dedans. Nous verrons au jour le jour ce qu'il y a à en retirer dans nos vies personnelles et nous verrons également ce qu'il y a à jeter. Comme ça, d'un pas vers l'autre, nous restituerons dans nos manières de faire tout ce que nous aurons incorporé en ayant vécu dehors. Ou bien, nous verrons comment cette expérience de vie pourra s'incorporer dans le champ de la société. Comment, après avoir vécu cela, allons-nous faire de l'architecture, de la politique, du commerce, de l'art...? Car nous voulons vivre en société mais nous ne voulons plus ou plutôt nous ne pouvons plus vivre dans ce système schizophrène. Ces hommes et ces femmes ont alors créé des maisons dans les arbres.

Ce qu'ils ne supportaient plus, c'était non seulement la brutalité des charniers dans leur environnement, mais aussi l'incroyable arrogance de notre realpolitik. « Ils avancent partout sur toute la surface du globe, comme si tout leur appartenait, et ils prennent ce qui leur est offert sans la moindre finesse, sans demander la permission. » Certains parmi nous ne supportaient plus d'être les collabos d'une telle ubiquité. Ils ne voulaient plus participer à cette empreinte indélébile sur toute la surface du globe. Ils se sont alors installés dans un village ultra léger, fait de toiles et de cordes.

C'est à ce moment-là que le photographe fait son entrée. Il vient en chaussettes – enfin pas en chaussettes, en voiture – parfois avec sa compagne et son enfant, souvent seul en tout cas, toujours avec cette délicatesse sans faille. Il habite le campement de sa présence discrète. C'est un photographe qui soigne son empreinte par l'économie avec laquelle il fait de la photographie. Il n'est pas dans le mitraillage, il ne cherche pas à faire beaucoup d'images et en même temps il n'est pas dans le surplomb ou dans une certaine hystérie, il n'est pas au-dessus de son sujet. Il n'est pas en transe.

Non, Marc Wendelski, lui, parle comme si nous étions à table, et que la conversation se faisait simple et sincère. Le sujet vit sa vie, questionne le photographe et le photographe répond simplement en stabilisant son pied dans la boue. Ce jour-là, l'avenue boueuse qui relie toutes les nidifications – tentes, caravanes, cuisine, bibliothèque, réserve de bois, murs en paille... – ce jour-là, l'avenue qui les relie était vraiment impraticable. Une fille démonte alors consciencieusement des palettes fragiles et d'autres plus robustes, elle les place en vertèbres le long des chemins dans la boue onctueuse et profonde. Ensuite, en sciant d'autres planches, nous les consolidons, ce sont maintenant des traverses, un xylophone en bois qui enjambe la boue et permet de passer à pied sec de la pièce de vie tapissée en bottes de paille vers la cuisine communautaire avec une bouteille de vin et de l'encens. On prend une petite bougie et on court dans la nuit vers sa chambre. On court sur un sol stable, des Champs-Élysées en palettes de bois qui enjambent la boue au-dessus d'un champ immense sur lequel ils ont pris une toute petite place, en bordure d'un trou béant, grand comme une petite ville allemande. Les habitants du campement, en réorganisant les matériaux que nous aurions jetés, en récupérant des planches trop courtes, en récupérant des clous, ont créé une allée qui leur permet de traverser le campement, la pantoufle légère, en s'échangeant des bouteilles, des compli-

ments, jusqu'au moment où il faut aller au lit. Par temps froid, on dort par grappes de trois, on forme un seul corps qui charge la couverture de la chaleur de trois corps que nous recevons chacun individuellement. « On s'en souviendra toute sa vie, nous dormions comme des doigts dans un gant ».

Un jour les flics sont venus en nombre.

L'alerte est donnée dans le camp, tout le monde court vers son harnais, la police fait beaucoup de bruit et déploie beaucoup de matériel : des véhicules, des armes, des dossiers, des menottes, des protections, des outils d'écoute, de prise de vue, de gaz et d'eau. En face, chacun aide l'autre à enfiler son harnais. Ils sont tous fixés à la plus haute branche des arbres. Chacun se tracte par la magie des nœuds coulissants. Ils montent le long des arbres. Ils sont comme des hélicoptères en position stable. Les premiers touchent déjà les planchers des maisons qu'ils ont construites dans la canopée. Ils sont en plein milieu des toiles verticales sur lesquelles ils ont dessiné ou écrit leur discours, leur humour et leur humanité. On est chez eux, c'est-à-dire dans les arbres.

Ce sont des jeunes gars, des jeunes filles, des trentenaires, des enfants ou des vieillards qui continuent de croire que ça ne sert à rien d'aller plus loin dans la partition humaine, si on ne sait pas arrêter de tuer, de détruire. Ils sont dehors dans un combat intérieur et extérieur. Ils luttent autant contre leurs contradictions et leurs addictions personnelles que contre ce que nous avons fini par appeler le système. Le combat se joue en nous, dans notre rue, en Europe et dans le monde, contre toutes les formes de super-puissance qui finit toujours par envoyer une armée au pied des arbres.

Dans la forêt, les flics sont comme des scarabées en plexiglas, en métal ; ils s'écrasent et écrasent les fougères en regardant le sommet des arbres. Ceux qui ne sont pas d'accord sont maintenant dans leurs habitations à vingt mètres de haut. Certains se sont enchaînés à leur arbre. Au sol, les tronçonneuses sont entassées à côté des camionnettes, les bûcherons attendent, incrédules ; le contremaître court comme un coiffeur de théâtre entre les flics sous les arbres et les bûcherons. Pendant ce temps, un jeune homme très beau fait des biscuits, comme il a fait ses vêtements, qu'il va amener à ses amis en traversant un peloton de policiers stupéfaits.

DIE „NICHTEINVERSTANDENEN“

WERNER MORON

Gleich nach der großen Explosion, als das Universum wie ein Kind ins Unendliche und unendlich in alle Richtungen rannte, haben die ersten Fragmente dessen, was unsere Augen, Landschaften, Feuer und Eis, Wasser und Luft werden sollte, angefangen, sich in Verbindungen, in Legierungen aufeinander abzulagern, die uns haben beten, schaffen, bauen und träumen lassen.

Milliarden von Jahren später haben die, die sich selbst Menschen nannten, allem einen Namen und gleich darauf einen Preis gegeben.

Innerhalb eines Sekundenbruchteils, also etwa innerhalb eines Jahres oder innerhalb von dreißig Jahren, war der Mensch in der Lage, die Erde zu öffnen und der hochsensiblen Haut, diesem überaus vernetzten Gleichgewicht eine einzige Sache zu entnehmen, wobei er alles Übrige mit den klöbigen Industriestiefeln zertrat. Wir gehen in die Erde hinein, in unsere eigene Haut, um dort Kohle, Schiefergas, Erdöl, Uran, Erze und Edelsteine abzubauen, ganz gleich, welche Folgen dies hat.

Dabei sind wir in Deutschland beispielsweise zu einer eher euphemistischen Vorgehensweise gelangt. Wenn man vor der klaffenden Wunde steht, versteht man sofort, dass niemand die Verletzung zu verbergen sucht. Im Gegenteil, mit Blick auf diese Trostlosigkeit, diese Verdun-Landschaft hat man eine touristische Anlage mit netter Cafeteria, Bänken und Schautafeln eingerichtet. Die Besucher haben die Maschinen, haben das Schauspiel vor Augen. Die Vergewaltigung, die Brutalität ist ein Schauspiel. Es fügt sich ein in eine sehr viel weiter gefasste Politik, die uns mit aller Deutlichkeit erklärt, dass wir bis 2022 aus der Atomenergie aussteigen müssen.

Hierzu hat das Land kurzfristig den Volllastbetrieb seiner Kohlekraftanlagen wiederaufgenommen. Der Kohlendioxidanteil in der Luft und die Krebsrate werden steigen. Die Firmen, die die Kohle abbauen, tragen die Erdkruste ab. Man spricht davon, dass die Erde Dutzende Meter tief abgetragen werden soll, und dies in Gebieten, die so groß sind wie

mehrere Dörfer. Man kann auf eine Fläche von der Größe einer deutschen Kleinstadt blicken, die aus geschwollener Erde und offenen Frakturen besteht. Auf einer Seite trägt die Firma nämlich die Erdkruste ab und auf der anderen Seite schüttet sie schöne neue Erdhaufen auf, auf denen man an Stelle der enteigneten Häuser neue Häuser baut und anstelle des abgeholzten Waldes einen neuen Wald anpflanzt, und zwar aus Bäumen, die ökologischer und biomimetischer sind. Obwohl jeder weiß, dass der Masterplan, der Rolls-Royce, die Rolex der Natur eben der Primärwald ist, und dass es für die Entstehung eines Primärwaldes mindestens 700 Jahre braucht, setzt man also an die Stelle der Natur eine Fotokopie der Natur. Will man nun, dass diese schöne grüne Kulisse aus neu angepflanzten Bäumen und aus Zierpflanzen rund um das Passivhaus die Interaktion und den unglaublichen Möglichkeitenfundus eines Primärwaldes erlangt, dann wird man sich 700 Jahre gedulden müssen.

Es war also in diesem Knoten, in diesem gordischen Knoten, wo nicht einverständene Leute und ein Fotograf zusammengetroffen sind. Die „Nichteinverständenen“, so werden wir sie vorerst nennen, weil sie weder derselben Partei, Kirche, Sippe oder Familie noch demselben Glauben oder derselben Ideologie angehören. Es sind Männer und Frauen, die ihr ganzes Leben lang in den Widersprüchen gelebt hatten, in denen wir alle leben.

Diese Widersprüche drängen sich uns auf, wenn wir ein schönes und harmonisches Leben wollen, in einer Welt, die von Männern und Frauen dominiert wird, die meinen, Produktion, Schutz, Macht und Geld sei die allen gemeinsame Zielsetzung. Die Nichteinverständenen haben wie wir alle von Kindheit an als Seiltänzer gelebt, als Seiltänzer zwischen den Gipfeln, wohin ihre hochfliegenden oder maßvollen Wünsche sie geführt haben, und der Leere dessen, was zu tun war, um sich in das System einzugliedern. Eines Tages haben sie von jenem Braunkohletagebau gehört und sie haben das klaffende Loch, die zermalnten Bäume gesehen und sie haben das Sterben von Milliarden lebender Organismen und das Zerreißen einer Seite des Buches geahnt, das zur Zeit des Urknalls geschrieben worden ist, und sie fühlten, dass sie Lianen waren. Sie sind an den Rand des riesigen Loches gekommen, um den Bäumen und allem, was im Wald lebt, zu Hilfe zu kommen. Die Vernunft hat ihnen wohl gesagt, dass dies ein aussichtsloses Unterfangen ist und dass ihnen eine politische Realität gegenübersteht, die uns aus der Atomenergie herausführen muss. Das konnte sie nicht aufhalten.

Zwar hat man ihnen gesagt, es gehe um den Atomausstieg, und dass die Einheimischen ganz froh sind, in neuen Wohnsiedlungen untergebracht zu werden, mit schönen Parks und schönen Lehrweihern, damit ihre Kinder ein Bewusstsein für die Natur entwickeln. All dies werde nur vorübergehend sein; dass sobald Wissenschaft und Technik saubere, nachhaltige Energien bereitstellen, wir das Kohleprojekt und solche Verfahren natürlich aufgeben würden. Zwar hat man ihnen gesagt, ohne Kohle und ohne Maschinen werde nichts mehr funktionieren und dass ohne jene Politik der Rationalität die Welt zusammenstürzen wird. Da haben sie leise gelächelt.

Man hat ihnen wohl gesagt, all die nicht mit Energie versorgten untätigen Maschinen würden zu unserem Ende führen und wir würden angesichts all dessen, was wir verlören, gezwungen sein, wieder zu Spaten, Hacke und Rechen zu greifen, da ist ihr Interesse erwacht. Zwar hat man ihnen gesagt, die Städte würden nicht mehr Tag und Nacht beleuchtet sein, es werde keine Erdbeeren im Winter mehr geben, man werde keine SMS mehr verschicken können, während man im Stau steht, man werde nicht mehr zwei oder drei Autos pro Familie haben können, man werde nicht mehr einen Computer pro Zimmer haben können; zwar hat man ihnen gesagt, dass Wachstum und Produktivität zurückgehen werden, wenn sie verhindern, dass die Maschinen laufen, und dass das System zusammenbrechen könne. Zwar hat man ihnen gesagt, dass wenn wir nicht von unseren spektakulären technischen und mechanischen Errungenschaften umgeben wären, wir alle draußen seien. Da gingen sie schon ihren eigenen Gedanken nach.

Zwar hat man ihnen gesagt, das Fernsehen würde nicht mehr senden, da haben sie gelacht; zwar hat man ihnen wichtige Dinge von globaler Bedeutung gesagt, doch hat ihnen das, was wir ihnen zur Warnung geschildert hatten, besser gefallen als die Perspektiven von Geschwindigkeit und Marktwirtschaft, die wir ihnen anbieten konnten. Ihnen hat die Welt, die uns Angst macht, besser gefallen als unsere derzeitige Welt des grenzenlosen Leistungstrebens.

Sie haben sich gesagt: „Das ist eine richtig gute Idee, wenn wir dies tun und wenn wir jenes nicht mehr tun, dann sind wir vielleicht draußen, gute Idee. Wir werden draußen leben, ohne all das, was euch beherrscht, wir werden die Welt erfahren,

die euch so ängstigt, und wir werden in ihr leben. Wir werden Tag für Tag sehen, was wir in unserem persönlichen Leben aus dieser Erfahrung ziehen können und wir werden auch sehen, was wir aufgeben und abwerfen müssen. So werden wir nach und nach all das umsetzen, was wir während des Lebens draußen aufgenommen haben, beispielsweise durch unsere Art, Kunst zu machen; oder wir werden sehen, wie diese Lebenserfahrung in den gesellschaftlichen Bereich aufgenommen werden kann. Wie werden wir nach diesem Erlebnis Architektur oder Politik machen, wie Handel treiben? Denn wir wollen in der Gesellschaft leben, aber wir wollen nicht mehr oder vielmehr wir können nicht mehr in diesem schizophrenen System leben. Jene Männer und Frauen haben daraufhin Baumhäuser gebaut.

Was sie nicht mehr ertragen, war nicht allein das Brutale der Massengräber in ihrer Umgebung, sondern die unglaubliche Arroganz unserer Realpolitik. „Sie dringen überall vor und breiten sich auf der gesamten Erdoberfläche aus, als ob alles ihnen gehöre und sie nehmen, was sich ihnen bietet, ohne die geringste Rücksichtnahme und ohne um Erlaubnis zu fragen.“ Einige von uns ertragen es nicht mehr, die Kollaborateure einer solchen Omnipräsenz zu sein. Sie wollten keinen Anteil an diesem unauslöschlichen Abdruck auf der gesamten Erdoberfläche mehr haben. Sie haben sich daher in einem ganz leicht gebauten Dorf aus Planen und Seilen niedergelassen.

Zu diesem Zeitpunkt betrat der Fotograf die Bildfläche, er kam mit behutsamen Schritten das heißt eigentlich schritt er nicht, denn er kam mit dem Auto, manchmal mit seiner Frau und seinem Kind, oft alleine, jedenfalls immer mit diesem unfehlbaren Feingefühl. In seiner unaufdringlichen Art war er im Camp präsent. Der Fotograf achtete darauf, seinen ökologischen Fußabdruck möglichst klein zu halten, indem er sparsam fotografierte. Er schoss keine Fotosalven ab, er versuchte nicht, möglichst viele Bilder zu machen, gleichzeitig war er nicht überkandidelt oder irgendwie hysterisch, er stand nicht über seinem Modell. Er war nicht in Trance.

Nein, Marc Wendelski sprach mit dem Modell, als säßen wir beim Essen und es würde ein einfaches und ehrliches Gespräch geführt. Das Modell ging seiner Beschäftigung nach, stellte dem Fotografen Fragen und der Fotograf gab einfache Antworten, während er sein Stativ fest in den Schlamm stellte. An jenem Tag war die breite, schlammige Straße, die alle Nest-

bauten miteinander verband – Zelte, Wohnwagen, Küche, Bibliothek, Holzlager, Strohwände; an jenem Tag war die breite Verbindungsstraße völlig unbegehbar. Gewissenhaft demontierte ein Mädchen gerade zerbrechliche und auch einige robustere Paletten und legte sie wie Wirbel auf die Wege in den tiefen und weichen Schlamm. Anschließend zersägten wir noch ein paar Bretter und verstärkten damit die Wirbel. Jetzt waren es Querstege, ein hölzernes Xylofon, das in großen Schritten über den Schlamm führte, sodass man trockenen Fußes mit einer kleinen Flasche Wein und Räucherwerk von dem mit Strohbindeln ausgekleideten Wohnraum zur Gemeinschaftsküche gelangen konnte. Man nahm eine kleine Kerze und man lief nachts zu seinem Zimmer. Man lief auf festem Boden, den Champs Elysées aus Holzpaletten, die über den Schlamm führten, der eine riesige Fläche bedeckte, auf der sie einen winzigen Platz eingenommen hatten, am Rand eines klaffenden Loches von der Größe einer deutschen Kleinstadt. Die Bewohner des Camps hatten Werkstoffe neu zusammengefügt, die wir weggeworfen hätten, kurze Bretterreste und Nägel gesammelt und damit einen Weg angelegt, auf dem sie leichten Schuhs durch das Camp gehen und untereinander Flaschen und herzliche Worte austauschen konnten, bis es Zeit war, schlafen zu gehen. Wenn es kalt war, schlief man im Dreierbündel, man bildete einen einzigen Körper, der die Decke mit der Wärme von drei Körpern aufheizte, die dann an jeden einzelnen von uns abgegeben wurde. „Wir werden uns unser ganzes Leben daran erinnern, wir schliefen wie die Finger in einem Handschuh.“

Eines Tages sind Polizisten gekommen, in großer Zahl.

Im Camp wurde Warnung gegeben, alle liefen zu ihrem Gurtzeug, die Polizei machte viel Lärm und fuhr viel Gerät auf, Fahrzeuge, Waffen, Register, Handschellen, Schutzausrüstung, Abhörgeräte, Kameras, Tränengas und Wasserwerfer. Ihnen gegenüber half ein jeder dem anderen, das Gurtzeug anzulegen. Alle waren sie am höchsten Zweig eines Baums befestigt. Ein jeder wurde dank der Klemm-knoten wie durch Zauberhand gezogen. Sie bewegten sich entlang der Bäume aufwärts. Sie waren wie Hubschrauber in stabiler Position. Die Ersten berührten bereits die Bretter der Häuser, die sie im Laubdach gebaut hatten. Andere sahen spöttisch hinunter, sie saßen mitten auf den vertikal gespannten Planen, auf die sie ihre Worte, ihren Witz und ihr Menschsein geschrieben und gemalt hatten. Wir waren bei ihnen, nämlich in den Bäumen.

Es waren junge Männer, junge Frauen, Mittdreißiger, Kinder und Alte, die glauben, dass es keinen Sinn hat, die Partitur des Menschen fortzuschreiben, wenn man nicht in der Lage ist, das Töten und die Zerstörung von Natur und Mensch zu beenden. Sie sind draußen in einem inneren und äußeren Kampf. Sie kämpfen ebenso sehr gegen ihre eigenen Widersprüche und ihre Abhängigkeiten wie gegen das, was wir letztlich das System nennen. Der Kampf richtet sich gegen alle Formen von Supermacht in uns, in unserer Straße, in Europa und auf der Welt, die am Ende immer eine Armee zu den Bäumen entsendet.

Im Wald sahen die Polizisten aus wie Käfer mit Panzern aus Plexiglas und Metall; sie standen dicht gedrängt und zertraten den Farn, während sie in die Baumwipfel sahen. Die Nichteinverständenen befanden sich in diesem Augenblick zwanzig Höhenmeter entfernt in ihren Wohnbauten und lebten weiter als sei nichts geschehen. Am Boden lagen die Motorsägen aufgestapelt neben den Kleintransportern, die Holzfäller warteten mit skeptischer Mine, der Vorarbeiter rannte wie ein Theaterfriseur zwischen den Polizisten unter den Bäumen und den Holzfällern hin und her. Während dieser Zeit buk ein sehr schöner junger Mann Plätzchen – auch seine Kleider hatte er selbst gefertigt – die er, eine Gruppe von erstaunten Polizisten durchquerend, seinen Freunden brachte.

THOSE WHO DO NOT AGREE

WERNER MORON

Just after the big explosion, when the universe was running like a child in all directions, infinitely and towards infinity, the first fragments of what was to become our eyes, the landscape, fire and ice, and water and air began to settle one on top of the other, conjoining and forming amalgams which drove us to pray, create, build and dream.

Billions of years later, those who called themselves Man named everything and above all, put a price on everything.

In a split second, one year or thirty years, Man was able to open the land and search inside this ultra-sensitive epidermis and intertwined equilibrium for one thing and one thing only, crushing the rest with his huge industrial shoes. We dig into the earth, into our very own skin, to extract coal, shale gas, petroleum, uranium, ores or precious stones, regardless of the consequences.

In Germany, for example, we have embarked upon a more euphemistic way of proceeding. When you arrive at the gaping wound, it's clear that nobody is trying to hide this particular injury. Instead, opposite this desolate Verdun-like landscape, tourist facilities have been set up: a nice cafeteria, benches and information boards. The public is facing the machines and the show. Rape and brutality are a show. It is part of a much broader policy that clearly informs us that we need to phase out nuclear power by 2022.

In order to do this, the country's coal power plants are once again - for the time being - running at full capacity; the percentage of carbon dioxide in the air and cancer rates will both rise. Coal-mining companies are scarifying the earth's crust. There is talk of stripping the earth tens of meters deep and over areas the size of several villages. We may find ourselves face to face with an area the size of a small German town composed of swollen earth and open fractures. So on the one hand, the company scarifies the earth's crust and on the other, it creates beautiful piles of earth so that houses can be rebuilt on exactly the same spot from which they were expropriated, and woodland can be planted in

the place from which it was uprooted by replanting trees that are more ecological and more biomimetic. Even though everyone knows that the master plan – nature’s Rolls Royce and Rolex – is primary forest which requires a minimum of 700 years to grow, a photocopy of nature is still being placed on the original. So it follows that if we want this beautiful green décor of decorative plants and replanted trees around passive houses to enjoy the same interaction with nature and benefit from the incredible bank of possibilities that primary forest has to offer, we will have to wait for 700 years.

It is in this very knot – this Gordian knot – that a group of people who do not agree with all this met a photographer. «Those who do not agree», as we’ll call them for now, because they are not part of a party, church, clan, family or even a belief or ideology. They make up the men and women who have experienced their most precious moments in the contradictions in which we all live.

We are bound by these contradictions when we want to lead a perfect life, living in harmony in a world of men and women who think that shared leadership for all means production, protection, power and money. They, like all of us since childhood, have lived on tightropes between the peaks to which their highest or most reasonable aspirations have led them and the void of what they have had to do in order to be part of the system. One day they heard about this open-pit coal mine and they saw the gaping hole and the crushed trees, and they felt the death of billions of living organisms and the dispersion of one of the pages of the book which has been in writing since the Big Bang, and they felt as though they were liana. They came to the brink of this huge hole to rescue the trees and everything living in the forest. Even if reason told them that it was a ridiculous idea and that it is a political reality that an alternative to nuclear power has to be found, it was not enough.

Even when they were told that it was a necessary step towards no longer using nuclear power, and even when they were told that the inhabitants were happy enough to be rehoused in new urban centres with beautiful parks and educational ponds to teach children about nature; even when they were told that all of this is just for the time being, that as soon as science and technology offers cleaner and more sustainable energy, of course we will stop this coal project; even when they were told that without machines and without coal, everything would stop working; even when they were told that without

this political rationality, the world would collapse; even on hearing all these things, they raised their eyebrows.

Even when they were told that these inert machines without energy would be the end of us and we would have to pick up our spades, hoes and rakes instead, they were interested. Even when they were told that cities would no longer be lit in the day as they are at night, that there would be no more strawberries in winter, that we would no longer be able to send text messages when stuck in traffic jams, that we would no longer be able to have two or three cars per family or a computer in each room; even when they were told that if they prevented the machines from working, growth and productivity would drop and the system could implode; even when they were told that without the technological, mechanical, spectacular prowess around us, we would all be left outside, they were already deep in thought.

Even when they were told that there would be no more TV, they laughed; even when they were told important things - global things - they preferred what was in the warnings to the perspectives of speed and market economy that we had to offer them. They chose this world that scares us over the current world of infinite performance.

They said to themselves, “what a great idea! If we do this and no longer do that, we might find ourselves outside, good idea. We are going to live outside, without all these things that control you; we are going to experience this world that scares you so much and we’re going to live in it. We’ll see one day at a time what we can get from it for our private lives and we’ll also see what can be thrown away. That way, step by step, we can reproduce what we learn from living outside in the things we do. Or perhaps we will see how this life experience can be incorporated into society. How will having lived like this affect architecture, politics, trade or art? Because we want to live in society, but we don’t want to, or rather we cannot, go on living in this schizophrenic system”. And so, these men and women built houses in trees.

What they could no longer stand was not only the brutality of the mass graves in their environment, but the incredible arrogance of our realpolitik. “They keep moving across the surface of the globe as if they own everything and they take what is given to them without the slightest finesse, and without asking for permission”. Some of us could

no longer stand being the collaborators of such ubiquity. They no longer wanted to take part in creating this permanent footprint covering the globe. So they set up home in an ultra-light village made of canvas and rope.

Enter the photographer; he came in socks - well, not really in socks, in a car - sometimes with his wife and child, often alone and anyway, always with flawless sensitivity. He discretely lived in the camp. He is a photographer who limits the size of the footprint he leaves with thrifty photography.

He's not snap-happy; he doesn't want to shoot many pictures, and at the same time, he's not on an overhang or in hysterics, he is not above his subject. He is not in a trance.

No, Marc Wendelski talked like we were all just sat around a table together, and the conversation was simple and sincere. The subject would go about his daily life, asking the photographer questions, and the photographer would answer simply, trying to get his balance in the mud. That day, the muddy road between the nests - the tents, caravans, kitchen, library, wood-storage, straw walls - was impracticable. So a girl carefully took apart some pallets - some fragile, others more robust - and she placed them as if they were vertebrae all along the deep and sticky mud. Then, by sawing up other planks of wood, we secured them and now they form a crossing point, a wooden xylophone lain over the mud over which we can walk from the living room carpeted in straw to the community kitchen, carrying a small bottle of wine and incense - keeping our feet dry. You can grab a candle and run to your bedroom at night. It's a solid floor, a Champs Elysées of wooden pallets covering the mud in a huge field upon which they have set up camp in a tiny area, on the edge of a cavernous pit as large as a small German town. The camp's inhabitants have thus made an alley by which they can cross the camp in slippers, exchanging bottles and compliments until bedtime. They did this by reorganising materials that we would have thrown away and nailing planks that we would have considered too short to be useful. In cold weather, they sleep in threes, forming one body with the bodily heat of three that each of the sleepers receives individually. "We'll remember it for the rest of our lives, we sleep like fingers in a glove".

One day, the cops came - a lot of them. The camp was alerted, each person ran to his or her harness. The police made a lot of noise and used a lot of

equipment: vehicles, weapons, files, handcuffs, protection, listening tools, gas and water. Opposite, they were helping one another to put on their harnesses. Each of them was fixed to the highest branches in the trees. They each pulled themselves up with the help of the magical slip-knot. They climbed up the trees. They were like hovering helicopters. Those at the top were already touching the floors of the houses they had built in the treetops. Amongst them hung vertical canvases upon which they had drawn or written their messages, their humour and their humanity. This is their home, in other words, the trees.

They are young men, young girls, thirty-somethings, children or elderly people who still think that there's no point in continuing the human race if we cannot stop killing and destroying nature and other humans. They are outside in an internal and external combat. They are fighting against their own personal contradictions and addictions as much as they are fighting against what we have finally named 'the system'. The combat is within ourselves, in our streets, in Europe and in the world; it is against a super power which always ends up sending an army to the foot of the trees.

In the forest, the cops are like beetles dressed in Plexiglas and metal; they crush each other and the ferns as they watch the treetops. Those who do not agree are now in their homes, twenty metres up. Some of them have chained themselves to their trees. On the ground, chainsaws are piled up next to vans - the lumberjacks wait in disbelief, the foreman runs between them and the cops under the trees as if he were the hairdresser in a theatre. In the meanwhile, a very handsome young man makes biscuits, just as he made his clothes, to take to his friends as he walks above the heads of a squad of stunned police officers.